

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 9

Artikel: A propos d'un nouveau monument
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198649>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

spéculeurs. Enfin, n'osent-ils pas prétendre, d'après les exemples qu'ils ont sous les yeux, que nous ne valons pas mieux qu'eux et que notre prétendue civilisation a plus de faconde que de fond.

Ont-ils tort, ont-ils raison?... On voit chez nous beaucoup de chinoïseries, de tous genres; en revanche, on n'y voit presque pas de Chinois. Il est donc bien difficile de se prononcer.

Laissons à d'autres le soin de trancher la question; mais, que les Chinois soient tout ce qu'on voudra, il n'en reste pas moins qu'ils ont une langue admirable et qui n'a pas sa pareille.

Je me trouvais, l'autre soir, avec quelques amis, dont l'un connaît la Chine; il y a fait un séjour.

« Puisque vous avez été en Chine, lui demanda l'un de nous, vous devez savoir le chinois? »

— Oh! voilà..., j'en sais quelques mots.

— Ainsi, par exemple, comment dit-on: « arbre », en chinois.

— « Arbre? » On dit: *Tam*.

— Tiens..., tiens..., curieux. Et: deux arbres?

— Eh bien, c'est tout simple; on dit: *Tam, tam*.

— Voyez-vous ça; c'est délicieux... Excusez-moi, encore une question. Comment désigne-t-on une forêt?

Nous attendions impatients, intrigués.

Alors, tout simplement, notre ami fredonna, sur un air bien connu, de la *Belle-Hélène*: *Tam, ... tam, ... tam, ... tam, ... tam, tam, tam, tam, ... tam, tam, tam, etc., etc., etc.* Tout dépend, n'est-ce pas, du nombre des arbres. Ainsi, pour prendre un exemple de chez nous, le nombre des *tam* serait plus ou moins grand, suivant que vous voudriez parler du bois Mermet ou de la forêt du Risoux. Vous saisissez la nuance?

Maintenant, vous pensez bien qu'ici l'air ne fait pas la chanson; il n'est là que pour faciliter l'élocution et rompre la monotonie. Chacun choisit l'air qui lui plaît, celui qui convient le mieux à son timbre de voix.

Essayez donc un peu, vous verrez ce que c'est joli: *Tam, tam, ... tam, tam, tam, tam, ...*

A propos de médecine.

On sait que, dans les siècles précédents, la médecine était à l'état rudimentaire; on croyait beaucoup à la vertu des plantes et à leur efficacité pour la guérison de telle ou telle maladie, aussi cultivait-on avec soin dans les jardins celles dont l'usage était le plus général et dont on avait fréquemment besoin. La mauve, la centaurée, la camomille et la bourrache occupaient ainsi une place d'honneur à côté de la salade pommée, de la chicorée frisée et des pois mange-tout.

On conservait aussi précieusement dans le coin d'une armoire des provisions, renouvelées chaque année, de tilleul et de sureau.

L'efficacité des plantes pour certaines maladies est maintenant reconnue depuis longtemps par la science et il ne viendrait à l'idée de personne d'en contester les effets.

Il y a quelques siècles, on avait une confiance très limitée en la médecine: Ambroise Paré, le célèbre chirurgien français, surnommé le père de la chirurgie, n'attribuait pas lui-même la guérison de ses malades aux soins minutieux qu'il leur prodiguait: « Je le soignai, Dieu le guérit », disait-il en parlant de chaque malade qu'il avait arraché à la mort.

Molière, on le sait, ne croyait pas non plus à la médecine et, dans plusieurs de ses comédies, le *Malade imaginaire*, l'*Amour médecin*, le *Médecin malgré lui*, entr'autres, il s'est plu

à martyriser outre mesure les disciples d'Hippocrate de son temps.

Les noms de M. Purgon, Thomas Diafoirus, voués à un ridicule éternel, resteront probables pour caractériser les médecins formalistes et ignorants qui attachent une importance capitale aux prescriptions les plus insignifiantes.

Les apothicaires ont eu, eux aussi, de nombreux coups de verge; il est vrai qu'au temps de Molière, les honorables personnes qui exerçaient cette profession, ne se bornaient pas, comme aujourd'hui, à vendre des pilules, des poudres ou autres produits pharmaceutiques; ils pratiquaient aussi la médecine, ils saignaient, donnaient des lavements, ce qui leur valut le titre d'apôtres de la seringue. De nos jours encore, en parlant de nos pharmaciens, on fait assez souvent allusion à cet instrument en manière de plaisanterie.

Boursault, qui était contemporain de Molière, s'est plu, lui aussi, à flageller, dans quelques-unes de ses comédies, médecine et médecins. Dans son « *Mercurie galant* », Messieurs les apothicaires sont dotés d'un nouveau surnom:

Hélas! je n'ai pas noblesse comme vous, Mes aïeux étaient tous *mousquetaires à genoux!* fait-il dire à un de ses personnages. Ce nouveau titre était en effet très joli; il personnifiait d'une façon très plaisante les fonctions de MM. les apothicaires de ce temps-là et je suis sûr qu'ils ne s'en fâchaient point.

Comme je l'ai dit plus haut, nos pères attribuaient avec raison une grande efficacité aux plantes; c'était, avec la saignée et les purgatifs, la rhubarbe et le séné, toute leur médecine. Comme on le voit, ils attachaient une grande importance aux remèdes primitifs et, en cela, ils avaient raison; il est plus facile de prévenir le mal que de le guérir.

Disons aussi que nos ancêtres étaient, croyons-nous, beaucoup mieux réglés que nous le sommes dans leur hygiène; ils avaient sur ce point certains préceptes qu'ils suivaient rigoureusement et si autrefois, beaucoup plus qu'aujourd'hui, les gens arrivaient à un âge plus avancé, il faut peut-être l'attribuer à cela.

Lo rémido daò magnin.

(Patois du Gros-de-Vaud.)

Tigno stace dè mon rièrè père-grand. Sè passaye daò temps iau lè sorciers fasan la chetta totè lè né quantia traï-quatr'haòrès daò matin; iau d'ai bregands atteindavan à ti lè carro dè bou, et iau lè rêvegnients vo chaòtavan contre son aval lo malheu dè londzi lo mouret d'on cemetiro dū que lo sèlaò irè mussi.

On païsan dè contrè Vuarreins, qu'on l'ai desai David à la Cathrine, passavè à dix'haòrès à la rionda por on crâpin dè la pir'espèce, qu'affamavè z'eins et bitès.

L'arai zu lo treïn et lo moyan d'eintrèteni omeintè traï tsévaux; mà, po réparmà sa patoura, n'eïn gardavè qué dou. Pacheince onco se lè z'avai ménadzì et soigni kemin on dai, n'a pas que lè z'èreintavè dū lo grand matin quantiau sor dè la né et que laò contavè lè pognè dè fin et lè gran d'avinna. Assebin lè pourrè bitès étan adì asse chétze que dai z'è-tallès et ti lè z'an in fotai iena aò craò.

La Cathrine, — à coui clia crâpenisse bourlavè lo fédze, — coudessai bin allà in catson, quand l'oièssai lo Bron et la Bronna grattà ein liaisn la gazetta, reimplya lo ratèli aò tsampà dein la retse ona fordenaye dè granna; mà, dū que l'avai étà attrappaye on par dè coups et que l'avai rêchu on iadzo ona trin avau sè cotelions, grulavè ein l'ai rétornin.

Mà lè fennès lè savan totès et iena per déchu.

On aòton la Cathrine a zu l'idée dè sin prindrè aòtramin.

Ona matènà que lo Bron terivè ona tsamba et que la Bronna avai d'ai veintraïès, ye fà à s'n'hommo, ein vouaitin bin dè ti lè colès se nion ne lè z'acutavè:

— Ne sè pas ceïn que mé senedzo? Mà vouaique grandteims que su à mé dèmeindà oquiè?

— Quiet?

— Paòtitre que mé trompo?

— Dis-lou adì!

— Te sà... d'ai iadzo...?

— Qu'est-te? vilha kura!

— L'ai ya tant dè bitès que van mau pé lo veladzo que crayo fermo qu'on lè z'a tsermayè...?

— Tiais'lè, bedoûma!

— Se iavè on mot à dere iaòdrè consurtà lo magnin dè Rueyres, li que cognai ti lè secrets et qu'à lo Grand Grimoïne.

— Fà kemin te vudri. Mà rave por ton magnin et sè secrets, et que l'aullè pire sè fère ganguelhì avoué son Grand Grimoïne!

La mimà nè lo magnin dè Rueyres s'aminè avoué sa cordetta et sè z'étenahiès, et onna tiècetta dèzo lo brè. La Cathrine, qu'étaï zua li mimà lo queri, lo minè tot draï à l'étrablyo. Traòvan David, qu'avai frottà tota la vèprà la rita dè la Bronna avoué daò supro et ona pé dè tsat, que chavè qu'on borgne et sè panavè dè son révai dè mandze.

— Et pu, tè tsévaux ne van adì pas? l'ai de lo magnin.

— Avoué lou teïmps sè remettran.

— Mà ein atteindin?...

— On preind pacheince.

— Ne pas defecilo dè savai ceïn que l'an, fà lo magnin ein bioïssin lo Bron dèzo lo veintro. L'è lo diable dè Nonfoux que laò za fé la farça; lo vayo rinqu'ài z'orolhiès!... Vai, m'n'ami, tè duès bitès san tot bounamin einsorcèllayès!?

— Craï-tou?

— Ceïn chaòt'ài ge.

— Adan... qué faut-te fère?

Lo magnin verounè pè l'étrablyo, ein faseïn cauquè chimagries et tsampin aò pliafond daò-traï pinchè dè pussetta que l'avai dein sa tièce, et de, ein salhien su la porta:

— Ne l'ai ya qu'on rémido, mon pourro David. Faut d'aboò graissì fermo lo borri, que daissan ètrè tsermà assebin; pu lè peindrè on mai à la frita po que l'hélo aussè lezi dè s'inbaire. Teïndu ci teïmps s'agit d'étrèlhi lo Bron ti lè dzo, et traï iadzo per dzo; la Bronna on iadzo d'éplie, damacheïn que lè on'égua; et lào bailli à ti dou à remollhemor dè la clyaò dè fin et dè l'avinna dè premire qualità. Se ducè adan ne revegnan pas, ne l'ai arèt qu'à continua lo mai d'apri ein droblieïn lè rachon d'avinna et laò rongnin la quiaa aò signo daò pesson.

Su ceïn lo magnin fà demi-tor, et via contrè Rueyres.

Quand la lena a renouvallà David a achaiti lo rémido et parèt qu'à bet d'ona senanna l'avai dza fé on rudo effet.

Vo voidè que la Cathrine avai met lo naz aò perte! Quand vo dezè... lè fennès?!

Octave CHAMBAZ.

A propos d'un nouveau monument.

Lausanne, 24 février 1901.

Monsieur le rédacteur,

Encore un nouveau monument sur le tapis: le « monument national ». Quel sera le sort de ce projet? Il a eu l'insigne honneur — tous les projets ne l'ont pas — de franchir le seuil du Grand Conseil et d'y être agréé, en principe tout au moins. Le voilà donc dans la filière; une commission est nommée. Tout cela lui vaudra-t-il quelque crédit auprès de notre po-

pulation ? Qui peut le dire ? Nous autres, Vaudois, ne sommes pas comme tout le monde ; il n'est pas aisé de savoir ce que nous pensons. Nous répondons volontiers : « On verra voir ! »

En attendant, ce projet me rappelle un amusant souvenir de jeunesse. Si vous pensez qu'il puisse intéresser quelques-uns de vos lecteurs, le voici. En tout cas, il prouvera que l'idée d'un « monument national » ne date pas d'aujourd'hui.

Un soir — il y a bien longtemps de cela, nous étions encore à l'âge des illusions — quelques amis devaient de tout et de rien au coin du feu. La note patriotique eut son tour.

« Ne trouvez-vous pas, exclama l'un de ces amis, que le canton de Vaud devrait avoir son « monument national », tout comme Genève ? »

— Mais, sans doute ! répondirent en chœur ses camarades.

— Il faudrait, reprit le premier, que ce monument pût être inauguré le 14 avril 1903, lors du centenaire.

— C'est évident ! s'écria l'auditoire.

— Si nous formions un comité d'initiative ? Nous sommes encore bien jeunes, c'est vrai, mais qu'importe. L'idée est belle, nous trouverons de l'appui.

Et le chœur d'applaudir : « Vive le comité d'initiative ! »

Il était tard, on se sépara sur ce beau mouvement.

La nuit, dit-on, porte conseil. C'est vrai, souvent ; mais, souvent aussi, la nuit est l'éteignoir des enthousiasmes de la veille.

Le lendemain, il n'y avait plus guère que l'auteur de la proposition qui crût encore à la possibilité de réaliser son projet. Ses camarades n'osèrent l'abandonner tout de suite ; alors, pour se dérober, ils lui conseillèrent, avant toute chose, de solliciter, d'un autre de leurs amis, un concours qui ne lui serait certainement pas refusé.

Cet ami — aujourd'hui, l'un de nos magistrats les plus sympathiques et les plus spirituels — devait, par sa facilité de parole, par son esprit, par son entre-gens, assurer le succès de l'entreprise.

La démarche tentée auprès de la personne en question n'eut pas le résultat qu'on espérait. Savez-vous ce qu'on répondit au pauvre solliciteur, qui attendait, anxieux ?

« Ecoute, mon cher, votre idée est très louable ; je m'y rallie tout à fait. Seulement, le moment me paraît mal choisi pour la lancer. Depuis quelques années déjà, les récoltes, en général, laissent beaucoup à désirer ; la vigne surtout ne donne rien. Or, tu sais, mon cher, chez nous, quand la vigne ne va pas... »

Ce fut le coup de grâce !

Voyez pourtant à quoi tiennent les choses. Pas de vin, pas de pommes de terre : pas de « monument national ! » N'est-ce pas déjà au manque de foin que nos juges cantonaux du rent, il y a quelques années, de se voir refuser une légère amélioration de leur situation.

Aujourd'hui, les affaires ne sont point brillantes et l'argent est rare, mais les caves et les greniers sont pleins. Si, cette fois, le « monument national » ne se fait pas, ce ne sera du moins pas la faute des récoltes. La vigne va...

Veuillez, Monsieur le rédacteur, agréer, etc.
Un fidèle ami du « Conteur. »

La Traversée du Simplon autrefois.

A propos du percement du Simplon, œuvre gigantesque qui attire l'attention du monde entier, il n'est pas sans intérêt de rappeler comment on traversait cette montagne avant l'établissement de la route actuelle, construite par ordre de Napoléon I^{er} (1801-1806), tout en donnant quelques détails sur cette dernière.

Voici ce que nous dit à ce propos la *Science illustrée* :

Jadis, c'était un chemin de mulets côtoyant d'effroyables précipices, s'accrochant à des montagnes vertigineuses, éboulé par endroits, sans cesse balayé par les avalanches. Il grimpait, en rudes lacets, jusqu'au bourg de Bérisal, puis contournait la base du Monte-Leone et le glacier des Eaux-Froides pour arriver au col. Il dévalait ensuite vers l'Italie, avec, pour tout refuge, une grande tour qui existe encore non loin du sommet et qu'avait fait élever la famille Stockalper, de Brigue. On le voyait serpenter jusqu'au village de Simplon, se tordre dans les gorges de Gondo et passer le torrent sur des ponts faits d'une planche, pour déboucher enfin dans la vallée d'Ossola et gagner les plaines luxuriantes de la Lombardie.

D'homériques combats s'y livrèrent à la fin du siècle dernier entre les troupes françaises et autrichiennes, des exploits y furent accomplis, des catastrophes s'y déroulèrent. Aussi Bonaparte, désireux d'avoir une belle route accessible à l'artillerie, qui menât en Italie, ordonna-t-il de construire la chaussée actuelle.

Cette route, qui fut terminée en cinq ans, et coûta dix-huit millions, peut être rangée parmi les voies les plus belles qui soient au monde.

De grandes malles-poste y circulent deux fois par jour, dans chaque sens, entre Brigue et Domo d'Ossola. Elle est d'ailleurs le seul grand passage postal entre le Mont-Cenis et le Saint-Gothard.

L'été, c'est un enchantement et l'on ne sait à quoi se délecter le plus, à la fraîcheur des bois de sapins ou à la majesté des lointains bleus où se profile le cortège des glaciers de l'Oberland. C'est encore la délicieuse gazouillante vallée de Simplon qui, par un extraordinaire coup de théâtre, s'étrangle tout à coup dans les rochers de Gondo où la route s'engouffre dans des souterrains sombres pour s'élever de là sur des ponts d'une hardiesse folle. Et quel ravissement, quand le touriste, accablé de ces masses qui se penchent sur sa tête, arrive enfin à Iselle au milieu des fruits mûrs et des lauriers en fleurs !

Certaines routes atteignent à de plus grandes altitudes, d'autres sont plus illustres ou plus fréquentées. Aucune n'offre tant de variété dans les aspects, une succession si riche et si rapide de jolies et de majesté, d'agrément joyeux et de grandeur écrasante.

L'hiver, l'horreur du danger et de l'inconnu ajoute à tant d'autres son sévère attrait. La route ensevelie sous des mètres de neige n'est plus qu'une entaille à flanc de glacier ou un couloir bleuâtre sous la masse neigeuse. La poste y glisse en traîneau, rasant l'abîme, esquivant les avalanches, courant à bride abattue de l'un à l'autre des refuges ménagés de distance en distance du côté valaisan, le plus dangereux.

L'hospice, occupé par les chanoines et les chiens du Saint-Bernard, dresse sur le col sa silhouette trapue et représente au voyageur tremblant de frayeur et de froid, l'asile suprême, l'hospitalité tiède et rassurante.

C'est cette superbe route qui, maintenant, va se trouver délaissée pour le tunnel noir plus court et moins périlleux ; les grandes voitures à cinq chevaux n'y circuleront plus et le bruit des cascades qui, de mille endroits, se précipitent dans la vallée comme dans une vasque formidable, n'aura plus que de rares passants pour recueillir et savourer son écho.

Mais si cet abandon prochain a sa mélancolie, le travail qui en doit être la cause n'est pas sans grandeur.

En effet, le tunnel du Simplon sera le plus long qu'on ait jamais percé, puisqu'il aura 19,974 mètres, autrement dit vingt kilomètres, quand les ouvrages décoratifs des entrées seront construits.

Glissade municipale.

Les municipaux ont bien de la peine à contenir tout le monde. A la ville comme à la campagne, on les charge de toutes les façons et s'il leur arrive, pour une fois, d'avoir une aventure quelconque, les bonnes langues du pays ne manquent pas de se mettre en mouvement.

C'est ainsi que nous avons appris un trait concernant quelques municipaux de la plaine,

qui firent un jour une mémorable dégringolade.

On était en hiver. Tentés par une route polie comme un miroir, ces messieurs, qui s'étaient rendus dans la forêt pour y marquer des plantes de bois qu'il fallait abattre, avaient emmené avec eux, pour faciliter le retour, une luge à bras. Leur travail terminé, ils se *cam-billonnent* sur le traîneau et *frou*, les voilà partis. Autour d'eux, la neige étincelle. Ils se grisent d'air et de liberté et filent avec une rapidité vertigineuse. Ils avaient bien un tantinet d'émotion, ces hommes qui représentaient l'élite de la commune, et peut-être que la crainte de lui porter préjudice, en venant s'écraser contre un mur, s'empara d'eux. A proximité se trouvait précisément le village de X..... Nos municipaux sentaient qu'ils n'étaient plus maîtres de leur traîneau et, sans y rien comprendre, ils vinrent s'étaler au beau milieu de la cuisine de l'auberge communale, dont la porte était restée ouverte.

Vous pouvez vous représenter ce grabuge et les juréments des honorables citoyens applatis maintenant sur le plancher, sans pouvoir démêler ni leurs bras, ni leurs jambes.

L'un des acteurs de cette scène, un excellent citoyen, au caractère paisible d'ordinaire, finit pourtant par se remettre sur ses pieds, et, poussé par la force de l'habitude, il s'empressa de crier : « Un litre de nouveau et quatre verres ! »

Coupage du verre dans l'eau. — Pour couper le verre, dit la *Science illustrée*, bien des procédés ont été donnés. Aucun n'est plus curieux que celui qu'indique Bernardin de Saint-Pierre — qu'on ne s'attendait pas à voir en cette affaire — dans son *Voyage à l'île de France*. Dans son journal de bord, on lit ce qui suit : « Le 7 avril 1768, nous primes des routes. Je vis couper du verre dans l'eau avec une grande facilité, effet dont j'ignore la cause. »

Avec une forte paire de ciseaux, on coupe, en effet, dans l'eau, du verre aussi aisément que du carton.

THÉÂTRE. — *L'Ami Fritz*, d'Erickmann-Chartrian, est, au théâtre, le pendant de *l'Arlésienne*, de Daudet ; il est, pour l'Alsace, ce que *l'Arlésienne* est pour la Provence. Que de poésie dans ces deux pièces et comme, tout de suite, on y est bien du pays. Dans *l'Ami Fritz*, le cadre et l'action, simple, naïve, se marient le plus heureusement du monde. L'union n'est pas aussi intime dans *l'Arlésienne*, où certaines situations un peu trop violentes détonnent. Mais c'est égal, ce sont là deux comédies délicieuses, reposantes, qui, toutes simples qu'elles soient — peut-être même à cause de cela — tiendront longtemps le répertoire, croyons-nous. A part quelques détails, l'interprétation a, comme toujours, satisfait les plus difficiles.

Dimanche, le **Juif errant**, d'Eugène Sue, et **La Sauterelle**. — Jeudi prochain, **La Dormeuse** et **l'Evasion**, encore une pièce de l'auteur de la *Robe rouge*.

M. SCHELER continue la série de ses succès hebdomadaires. Le récital de hier a fait de nouveau salle comble. « A vendredi prochain », se disent, en se quittant, tous les auditeurs de l'aimable diseur.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

OCCASION !

Un solde **papier à lettre grand format**, défraîchi.

Ce papier, qui sera vendu à **très bas prix**, pourrait, entr'autres, être utilisé pour *brouillons*, par MM. les pasteurs, professeurs, écrivains, etc.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.